

Pourquoi l'école échoue? Le diable est caché dans la «moyenne»



Pierre-Philippe Bugnard

Le 10 janvier, Philippe Meirieu a reçu l'hommage de son Université Lumière-Lyon 2 pour sa retraite. Occasion rare de revenir sur un demi-siècle d'évolution pédagogique durant lequel l'auteur de *Frankenstein pédagogue* (ESF Editions, 2013, 8e éd.) résista au philosophisme fin de siècle: l'imputation aux mœurs post-soixante-huitardes de l'échec de l'école. Face à la massification du secondaire, l'école savait d'expérience que seule la différenciation pédagogique, donc l'évaluation, peut rendre autonome un élève dans l'hétérogénéité du cadre classe hérité. Meirieu, en prônant la pédagogie de l'exigence contre la «pédagogie bancaires» (de la notation), n'a jamais œuvré à autre chose.

Prenez donc l'affaire par son nœud gordien: la question de la suppression des notes, posée en France trente ans après l'Europe du Nord. Deux tropismes éclaireront le régime de notation scolaire. En paraphrasant un professeur, on pourrait les formuler ainsi: «A l'image de la société, ma classe est composée de quelques élèves «faibles», de beaucoup d'élèves «moyens» et de quelques élèves «forts», distribution que je dois retrouver dans les résultats!» Et s'adressant à son élève: «Avec les fautes que tu as faites, la note de la

copie d'examen que j'ai corrigée te donne une moyenne qui te fera redoubler ton année!»

Une vision coutumière du monde scelle le sort des élèves d'avantage en fonction de présupposés que de leurs performances réelles. La «classes» est ravalée à l'image commune d'un échantillon étalonné pour une courbe gaussienne («en cloches») de résultats. Tant que la genèse de la notation restera obscure, les réformes vers l'évaluation ne feront que substituer une norme à une autre norme: des couleurs ou des sigles aux notes par exemple.

**Indétrônable,
non questionnable,
le système de notation
n'a pas évolué depuis...
le XVIIIe siècle**

Pour évaluer, au lieu de noter, il faut un système éducatif respectueux du postulat de l'éducabilité. Emis par la philosophie du tout début du XIXe siècle (Kant, Herbart...), jamais dépassé, il vise à ce que le plus grand nombre possible d'élèves, sinon tous, soient conduits à la maîtrise des apprentissages. Pour une courbe de résultats passant de la «cloche» au «j» (dans laquelle la plupart des élèves réussissent), signe d'une correspondance entre performance et critère d'un référentiel sans qu'une anticipation fataliste des capacités des élèves induise leurs résultats sur une échelle de valeur chiffrée. Dans la notation scolaire en effet, c'est bien le curseur d'une médiane imaginaire qui est dé-

placé sur l'échelle de référence (en France, 1 à 20), le correcteur jouant sur la force d'un seuil appelé «moyenne» (10 sur 20). Norme sacrée, jamais examinée, elle trône au cœur des procédés inconscients de l'examen dont Foucault s'étonnait dans *Surveiller et punir* (1975) que l'on en ait guère encore tenté l'histoire.

On sait aujourd'hui que, si à l'invention de la «classes», les jésuites font état de «notes», dans leur *Ratio* de 1599, c'est pour marquer des «niveaux», non pas le travail d'un élève. Leur référentiel en comporte six, le meilleur indiqué par la «note» 1. Ainsi classé, l'élève échappe aux verges du «correcteur», se substituant même à lui pour «corriger» ses propres «copies» en fonction de «corrigés».

C'était compter sans la propension des systèmes éducatifs à revenir au plus commode. Les Frères des écoles chrétiennes, en admettant au début du XVIIIe siècle qu'il soit possible de se «redresser» (de se racheter) de ses «mauvais points» par ses «bons points», introduisent l'idée d'une économie des performances scolaires. La «moyenne» n'est pas loin. Elle solenniserait l'invention d'une échelle à base dix, après la Révolution, permettant le calcul d'un quotient scolaire à deux décimales dont l'apparente précision oblitérerait le mirage de la compensation des résultats aux disciplines «éliminatoires» par ceux issus des disciplines secondaires. Tout un jeu de réputation (nobles donc difficiles, telle l'orthographe en France, ou la mathématique; utiles ou civiques donc plus à la portée des élèves, telles l'histoire ou la géographie) module la sévérité ou l'indulgence du correcteur.

Sans parler des biais attachés à chaque personnalité de correcteur autant qu'à chaque comportement d'élève et qui influent sur la détermination des notes conditionnant l'obtention de la fameuse moyenne, juge suprême de la promotion ou du redoublement, à terme de l'orientation. La «pédagogie bancaires» est en place, institutionnalisée, indétrônable.

Là réside plutôt l'échec de l'école. La commodité d'un système, relativement à une évaluation docimologique (fondée sur une science de la preuve), ses airs de fiabilité et de simplicité dédouanant le correcteur dans les décisions touchant l'avenir de ses élèves expliquent la dévotion qu'éprouvent à son endroit professeurs, parents, institutions... Rien à la genèse d'un procédé que nulle didactique n'imprègne ne laissait augurer de tels dévoilements. Philippe Meirieu qui a joué sa carrière à pousser l'école vers une pédagogie plus exigeante, contre les «disciplinaristes» figés sur la notation, le sait bien.

Référence: Pierre-Philippe Bugnard, «Le Temps des espaces pédagogiques», Presses universitaires de Lorraine, 2013.

Professeur au Département des sciences de l'éducation, Université de Fribourg

Pourquoi l'école échoue? Le diable est caché dans la «moyenne»



Pierre-Philippe Bugnard

Le 10 janvier, Philippe Meirieu a reçu l'hommage de son Université Lumière-Lyon 2 pour sa retraite. Occasion rare de revenir sur un demi-siècle d'évolution pédagogique durant lequel l'auteur de *Frankenstein pédagogue* (ESF Éditions, 2013, 8e éd.) résista au philosophisme fin de siècle, l'imputation aux mœurs post-soixante-huitardes de l'échec de l'école. Face à la massification du secondaire, l'école savait d'expérience que seule la différenciation pédagogique, donc l'évaluation, peut rendre autonome un élève dans l'hétérogénéité du cadre classe hérité. Meirieu, en prônant la pédagogie de l'exigence contre la «pédagogie bancaire» (de la notation), n'a jamais œuvré à autre chose.

Prenons donc l'affaire par son neud gordien: la question de la suppression des notes, posée en France trente ans après l'Europe du Nord. Deux tropismes éclaireront le régime de notation scolaire. En paraphrasant un professeur, on pourrait les formuler ainsi: «A l'image de la société, ma classe est composée de quelques élèves «faibles», de beaucoup d'élèves «moyens» et de quelques élèves «forts», distribution que je dois retrouver dans les résultats!» Et s'adressant à son élève: «Avec les fautes que tu as faites, la note de la

copie d'examen que j'ai corrigée te donne une moyenne qui te fera redoubler ton année!»

Une vision coutumière du monde scelle le sort des élèves davantage en fonction de présupposés que de leurs performances réelles. La «classe» est ravalée à l'image commune d'un échantillon étalonné pour une courbe gaussienne («en cloche») de résultats. Tant que la genèse de la notation restera obscure, les réformes ne feront que substituer une norme à une autre norme: des couleurs ou des sigles aux notes par exemple.

Indétrônable, non questionnable, le système de notation n'a pas évolué depuis... le XVIIIe siècle

Pour évaluer, au lieu de noter, il faut un système éducatif respectueux du postulat de l'éducabilité. Emis par la philosophie du tout début du XIXe siècle (Kant, Herbart...), jamais dépassé, il vise à ce que le plus grand nombre possible d'élèves, sinon tous, soient conduits à la maîtrise des apprentissages. Pour une courbe de résultats passant de la «cloche» au «J» (dans laquelle la plupart des élèves réussissent), signe d'une correspondance entre performance et critère d'un référentiel sans qu'une anticipation fataliste des capacités des élèves induise leurs résultats sur une échelle de valeur chiffrée. Dans la notation scolaire en effet, c'est bien le curseur d'une médiane imaginaire qui est dé-

placé sur l'échelle de référence (en France, 1 à 20), le correcteur jouant sur la force d'un seuil appelé «moyenne» (10 sur 20). Norme sacrée, jamais examinée, elle trône au cœur des procédés inconscients de l'examen dont Foucault s'étonnait dès *Surveiller et punir* (1975) que l'on en ait guère encore tenté l'histoire.

On sait aujourd'hui que, si à l'invention de la «classe», les jésuites font état de «notes», dans leur *Ratio* de 1599, c'est pour marquer des «niveaux», non pas le travail d'un élève. Leur référentiel en comporte six, le meilleur indiqué par la «note» 1. Ainsi classé, l'élève échappe aux verges du «correcteur», se substituant même à lui pour «corriger» ses propres «copies» en fonction de «corrigés».

C'était compter sans la propension des systèmes éducatifs à revenir au plus commode. Les Frères des écoles chrétiennes, en admettant au début du XVIIIe siècle qu'il soit possible de se «redixmer» (de se racheter) de ses «mauvais points» par ses «bons points», introduisent l'idée d'une économie des performances scolaires. La «moyenne» n'est pas loin. Elle soulignera l'invention d'une échelle à base dix, après la Révolution, permettant le calcul d'un quotient scolaire à deux décimales dont l'apparente précision oblitérera le mirage de la compensation des résultats aux disciplines «éliminatoires» par ceux issus des disciplines secondaires. Tout un jeu de réputations (nobles donc difficiles, telle l'orthographe en France, ou la mathématique; utiles ou civiques donc plus à la portée des élèves, telles l'histoire ou la géographie) module la sévérité ou l'indulgence du correcteur.

Sans parler des biais attachés à chaque personnalité de correcteur autant qu'à chaque comportement d'élève et qui influent sur la détermination des notes conditionnant l'obtention de la fameuse moyenne, juge suprême de la promotion ou du redoublement, à terme de l'orientation. La «pédagogie bancaire» est en place, institutionnalisée, indétrônable.

Là réside plutôt l'échec de l'école. La commodité d'un système, relativement à une évaluation docimologique (fondée sur une science de la preuve), ses airs de fiabilité et de simplicité dédouanant le correcteur dans les décisions touchant l'avenir de ses élèves expliquent la dévotion qu'éprouvent à son endroit professeurs, parents, institutions... Rien à la genèse d'un procédé que nulle didactique n'imprègne ne laissait augurer de tels dévoilements. Philippe Meirieu qui a joué sa carrière à pousser l'école vers une pédagogie plus exigeante, contre les «disciplinaristes» figés sur la notation, le sait bien.

Référence: Pierre-Philippe Bugnard, **«Le Temps des espaces pédagogiques»**, Presses universitaires de Lorraine, 2013.

Professeur au Département des sciences de l'éducation, Université de Fribourg